

Frédéric Bouglé, juillet 2013

Marc Lathuillière, « France Face Perdue » **Le visage d'un être de conjoncture**

Ce sont de simples citoyens, commis ou *persona grata*, tout un chacun ambassadeur de son monde rural ou urbain. Ils affichent posément un métier dans une région française typique qu'ils incarnent, photographiés en extérieur - campagne, site ou cité -, en intérieur - institution, demeure ou atelier. Ces portraits diffusent à la fois banalité et étrangeté, effet contrasté d'une scénographie éloquente où entre pour une bonne part l'attitude de modèles aux visages marbrés. Cela fera bientôt dix ans que Marc Lathuillière, plasticien photographe, portraiture ses sujets masqués.

L'artiste affectionne les pays d'Asie du Sud, il en aime d'autant mieux les traits orientaux qu'il impose à tous ses personnages. Marc Lathuillière le revendique d'ailleurs : « *Le choix formel du masque au centre de mon travail tient de ce fait aussi (1).* » Un masque aujourd'hui irremplaçable, qu'il manipule et conserve précieusement. Durant trois années il s'est rendu en Thaïlande, séjournant un temps dans le village de Ban Sam Kula. Pour le reste il vit à Paris, et se rend régulièrement sur l'île de Noirmoutier où il a un pied-à-la-mer. Il a aussi bénéficié de quelques résidences régionales d'artiste, à commencer par le Centre intermonde de La Rochelle. C'est à un autre niveau que l'océan, plus à l'est, sur les hauteurs de Cunlhat en Auvergne, que j'ai pris connaissance de son projet puis fait celle du personnage.

La puissance des clichés

Notons au passage que Marc Lathuillière exerce la profession, intermittente, de journaliste-reporter-photographe pour des magazines touristiques. En conséquence, l'artiste n'ignore rien de la représentation normée d'un territoire, de sa construction organisée et pensée, qu'elle soit culturelle ou marchande. Il analyse de fait ce que suppose l'utilisation des photographies d'agence pour l'édition touristique. Sans doute partage-t-il les analyses du sociologue-ethnologue Nicolas Hossard quand celui-ci évoque une certaine tendance à la « disneylandisation » du monde dans l'aménagement carte-postale des paysages. Cet écart entre une image personnelle de ceux-ci et leur représentation politique revient aussi dans l'élaboration du travail en question. Il faut noter encore que tous les sujets photographiés ont en commun un métier renvoyant à un territoire précis. Rehaussant la puissance des clichés dans un langage sémantique approprié, la prise de vue conditionne l'individu par l'effet visuel obtenu.

« France Face Perdue »

C'est en 2004 que la grande aventure commence, avec un titre explicitant l'ambiguïté du propos : « France Face Perdue ». C'est une série de photos couleur, toujours ouverte, et qui consiste à saisir, sur un territoire ou dans un cadre donné, des Français volontaires arborant signes et insignes de leur corps de métier. Marc Lathuillière s'est engagé là, sans même y prendre garde, dans une œuvre géante et totalisante, aussi infinie dans le principe que les « Cinématons » de Gérard Courant. Rencontres de manière fortuite ou anticipée, les personnes dont il fait le portrait doivent accepter de se laisser guider par les instructions données. Aujourd'hui l'on compte plus de cinq cents portraits collectés, prises de vue réalisées d'un bout à l'autre de l'hexagone, avec toutes sortes de gens, de tous âges, de toutes conditions, toutes sortes de personnes exerçant différents métiers, et autant de régions en image de fond : des villes plus ou moins importantes, des villages pittoresques ou non, la mer et ses rivages balnéaires, la campagne et ses fermes ordinaires, la montagne et ses

demeures provinciales, véritable tour de France dans un pays légendaire pour sa diversité géographique et sociale. La France de cocagne et la France sévère sont représentées, avec reliefs et caractères pittoresques, châtelains et gens simples, une France touristique muséale domestiquée et une France plus secrète. Métiers de diverses sortes : agriculteur, éleveur et facteur, sourcier et curé, maire et député, boulanger et boucher, menuisier et conservateur de musée ; mais aussi grandes institutions françaises, de Polytechnique à La Poste, de l'Assemblée nationale au Haras national, même si, l'artiste en convient, il lui reste encore beaucoup à faire. Des contacts sont pris pour l'Académie française, la Comédie-Française, l'armée, certains grands corps d'État, et avec des personnalités comme Jean Clair. L'artiste a aussi essuyé quelques refus notables, quoique toujours courtois, ainsi en fut-il avec Pierre Nora par exemple.

Derrière le masque, les intentions premières

La démonstration pourrait à première vue prendre une tournure collégiale et laudative, celle d'une collecte fonctionnelle à classer par thèmes, un corpus de témoignages d'une époque en accord avec un art universitaire, une sorte de protocole de création ; tout cela ramènerait aux critères d'un couple de photographes allemands assez fameux pour faire école — certes dans un registre moins austère et plus ethnographique. On comprendra peu à peu que cette recherche est plus latine, avec lectures et interprétations latérales. On cherchera ce qu'il y a à déceler dans la posture physique des sujets, dans la pose donnée, la gestuelle des corps, l'affirmation des outils. Observons chaque photo et sa glissade caustique sous l'empathie de l'image, puis reprenons le cheminement de cette démarche, cherchons derrière le masque les intentions premières.

« *Au début, me dit Marc Lathuillière, la personne primait (2)* » ; il en fut ainsi pour le compagnon du devoir de Ruvigny, dans l'Aube, qu'il photographia sur le lieu même de leur rencontre. Par la suite, l'artiste s'est ménagé un équilibre entre le langage du décor-paysage et la lumière spécifique à chaque région, retrouvant chez les autochtones l'écho des lieux alentour, quitte à lutter avec ces modèles car les repères diffèrent d'un individu à un autre. Le risque résidait dans la méthode elle-même, cette ostentation des stéréotypes identitaires/ paysagers dont l'esthétique pouvait basculer vers une jolieesse calendrier-des-postes. Mais l'artiste sait dénicher la dimension subversive du stéréotype, sa capacité masquée à retourner les apparences : profondeur et superficialité, burlesque et tragique, laideur et beauté, sens et non-sens...

Analyse critique ou critique des analyses

Le visage ainsi camouflé souligne le langage du corps, et, comme dans le travail de l'artiste catalan Muntadas, tout particulièrement la gestuelle des mains et même, ajoutera-t-on, celle qui s'articule autour des yeux. La synergologie nous apprend que les organes de la vision aussi disposent d'un langage ; ici il n'en est rien, le masque en question ne laisse rien passer. On ne connaîtra pas même la couleur des iris. Le masque nie l'identité du visage qui le porte, et fait de l'individu un ersatz d'humain dans un corps de métier, le double virtuel de l'acteur lui-même. Débusquer les stéréotypes d'une région autant que ceux d'une corporation, mettre en avant son stéréotype masqué dépersonnalise le sujet de son Moi, qui devient sujet de son cadre comme d'un On, par effet schizoïde ce On construisant l'« opinion toute faite » sur lui. En fait, dans cette logique, c'est chacun qui porte un masque pour autrui, dans la figure représentative formatée qu'il s'est conditionnée culturellement et individuellement. En apparence tout est très cohérent, l'individu ne ressemble que trop à son environnement, l'éclairage et le ciel sont attendus, mais voilà pourtant que le masque surprend. De fait, est-ce un travail d'analyse critique ou une critique des analyses ?

Masque émoticône et point d'apex

Reste un phénomène étrange à observer, c'est l'expression de ce masque lorsqu'il est porté. Car il ne reste pas inerte ; utilisé, il entre en activité, renvoyant des informations comparables à des expressions faciales en fonction du prototype vivant agissant dessous. Cela tient sans doute à la nature même du masque, minimal et souple. Il s'adapte à la morphologie du sujet, et la duplique pour l'essentiel dans une formule sulpicienne, joues creusées ou visage joufflu, front dégagé ou ombré par la mèche. Tels des émoticônes — ces signes exprimant par un logo graphique ou typographique un inventaire d'émotions simples —, il relève l'apex humain, le trait d'esprit essentiel d'une personnalité. Ainsi le masque traduira, c'est selon, un visage autoritaire ou enfantin, réfléchi ou enjoué, solennel ou malicieux, sensuel, charnel ou débonnaire.

Métiers pour héros anonymes

« *La chose la plus importante à toute vie est le choix du métier : le hasard en dispose* », écrit Blaise Pascal, lui qui refusait tout métier, préférant de loin être rentier (3). Avec « France Face Perdue » ce sont les métiers qui portent les héros, tout comme les héros portent un masque. Et comment ces héros des temps modernes en viennent-ils ordinairement à choisir tel ou tel métier ? Ce dernier répond à un cadre social dont les paramètres sont prédéfinis en grande partie par la famille, l'Éducation nationale et les capacités personnelles. Aujourd'hui ce sont aussi les médiums tels que la télé, la radio, les journaux, la publicité, internet ou les clips vidéo qui vont influencer le futur héros. Reste le *feeling*, le courage, la volonté et quelques ressources individuelles, psycho-affectives et intellectuelles. « *Pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté* », écrit Jean-Paul Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*. Un destin qui va se jouer dans un masque à porter. Et si « *l'homme naît sans but et ne cesse de changer* », alors il changera de masques au gré du hasard.

Un boucher, un ébéniste, un agriculteur, sont figurés comme je m'imagine qu'ils sont, ou comme j'imagine que je serais si j'avais appris ce métier-là. Le concept de subjectivité défini par Paul Ricœur implique justement la perception de Soi comme Autre. Toutes les personnes photographiées sont à la fois Autre — représentant flou d'une corporation —, identité sociale du métier qu'ils exercent, et pourtant bien Soi dans le rôle qu'ils jouent — dans leur propre rôle. Autant dire que s'installe ici un jeu gigogne dans le questionnement posé par les photos sur l'impossible mise au point de l'origine du Soi dans un métier. Cette manifestation de Soi — le *conatus* pour Spinoza — affirme sa puissance dans l'effort de tout être existant à persévérer dans son être — corps et âme. Mais vers quel être s'efforce-t-on d'aller ? Et quel Soi ou quel Autre aspire-t-on à être ? Retournons à la nature féminin-masculin du masque accepté par tous. A quoi ressemble ce masque ? C'est un visage biologique et socioculturel imprécis, imberbe, sans expression définie, une sorte de clone juvénile, de visage poupin/ poupée connoté passablement androgyne et blanc — sans être pour autant *hijra* ou *queer*. Or l'androgynie convient à tout le monde, créant comme le besoin du masque pour arriver au consensus secrètement recherché. Femme, fille, homme ou garçon se sentent rassurés en présence d'un visage qui valide les deux genres, n'ayant pas à redouter l'inconnu du sexe opposé. Ce masque ne sera pas non plus sujet à délit de faciès — Michael Jackson l'aurait fait sien —, tandis que Séraphîta — dans le roman de Balzac écrit en 1834 — en représente la figure magistrale : la poésie lunaire de l'Orient, l'être terrestre et l'âme céleste, la psychologie Möbius du retournement.

Masque d'habitude, masque d'assuétude

Plus proche du théâtre nô japonais que du carnaval vénitien, la vie n'en reste pas moins une scène avec un masque à sa portée. De fait, comment ce masque convient-il à tous ? Et pourquoi trahit-il les émotions de chacun ? Et puis finalement ne viendra-t-il pas un jour — comme l'anticipe la science anthropomorphique moderne — où tous les visages se ressembleront pour aboutir peut-être à ce masque de mixité ? Alors comment acceptons-nous notre propre visage ? Dans *la Chambre des officiers*, un roman de Marc Dugain écrit sur fond de Première Guerre mondiale, Adrien Fournier reçoit au visage un éclat d'obus, avec les conséquences qu'on peut imaginer. Des années plus tard, alors qu'une opération lui permettrait de retrouver figure humaine, l'homme rejette cette opportunité, acceptant désormais ce nouveau visage qui est devenu le sien. Tous les cas de détenus restés des années sans miroir évoquent le choc de la découverte de nouveaux traits, s'attendant à retrouver ceux qu'ils ont toujours connus. Notre visage n'est en somme qu'un visage d'habitude, même celui d'hier est déjà évanoui. Et celui qui serait admis pour le présent, comme le nôtre, ne serait en vérité qu'un masque d'assuétude à retrouver.

Masque, de l'italien *maschera* (faux visage)
et de l'ancien provençal *mascara* (sorcière)

Jean Genet et l'aliénation du masque

Jean Genet réunit l'obsession du masque et du rituel. La création de sa pièce *les Nègres* par Roger Blin et la troupe des Griots, en 1959 au théâtre de Lutèce, reste un modèle en la matière. Avec treize acteurs noirs au visage plâtré, transformé en un masque épais, la société coloniale devient une farce, « une clownerie », avec tous les stéréotypes du tirailleur Banania. Dans « France Face Perdue », qu'on le veuille ou non le rôle social — dont le métier symbolise l'importance cardinale — est interrogé par le masque générique des personnes portraiturees, s'identifiant dans la structure de leur environnement professionnel. De plus, l'investigation de leur identité se prolonge dans une situation d'appartenance à un cadre. Dans ce rôle l'individu masqué est commutable dans une situation réelle/ virtuelle — voir le cas des soldats français portant un masque du jeu vidéo *Call of Duty* à Niono, au Mali.

Le sujet hétéronome à son cadre

« Vous photographiez des gens qui semblent liés à un cadre et vous les isolez. Montrez ce cadre », recommanda Bill Brandt à Patrick Faigenbaum, qui s'engagea par la suite dans la fameuse série sur les aristocrates italiens. La famille photographiée dans son château de Vollore par Marc Lathuillière participe de cette veine. Puis l'artiste s'en échappe vers une classe sociale opposée, des décors plus ouverts, une identité sociale en lien avec d'autres critères : la poissonnière de Marseille s'affiche devant son bac de poissons frais, tablier sur la poitrine et vue du port en arrière-plan ; le vigneron barbu reste barbu sous son masque, tenant ferme son verre de vin sur fond de vignes ; le propriétaire du restaurant La Couronne, dans le Bas-Rhin, se tient droit comme un i, plateau de choucroute en main ; le fournisseur de matériel pour beaux-arts, Marin, adopte une pose volontaire devant ses châssis ; proche à proximité et outil de mesure à la main, le boucher de Cunlhat, campé derrière son comptoir, marque d'une figurine l'échelle de son espèglerie ; quant à l'ouvrière de Bertignat, elle se montre assurément responsable au beau milieu de tant de machines. C'est bien le cadre qui figure le sujet, un sujet hétéronome à son cadre, l'individualité transpirant sous le masque. Chaque photographie est une représentation scénique pour un profil psychologique à élucider.

Michel Foucault masqué

Le masque émancipe puissamment, il offre la possibilité d'une distanciation avec soi-même. Si vous

vous trouviez dans une classe de philosophie, demandait-on à Michel Foucault, comment enseigneriez-vous la psychologie ? Et ce dernier de répondre : « *La première précaution que je prendrais [...] ce serait de m'acheter le masque le plus perfectionné que je puisse imaginer, et le plus loin de ma physionomie normale, de manière que mes élèves ne me reconnaissent pas. Je tâcherais, comme Anthony Perkins dans Psychose, de prendre une tout autre voix, de manière que rien de l'unité de mon discours ne puisse apparaître (4).* »

Le masque, le travail, la mort

Le masque porte un mystère dans sa négation du Je. Qui est derrière ce masque ? qui s'y cache ? La singularité du visage est l'essence de l'être, c'est le vêtement de l'esprit ou de l'âme. Pour Pascal Quignard, avoir une âme c'est avoir un secret. Un secret qui est le Je sous le masque. Porter un masque c'est s'effacer au contraire derrière un On, plus générique et plus rond. Avec ce masque on peut faire semblant, alors que le Je, lui, sans masque, n'est plus dans un face-à-face, on ne triche pas avec le Je, surtout quand la mort vous attend (5). Avec le masque du corps de métier c'est la doublure sociale de l'individu qui l'emporte dans la spécificité de son travail, étant bien entendu que « le travail c'est la santé ». L'étymologie du mot « travail » renvoie pourtant au tourment et à la souffrance. *Travail* vient en effet de *tripalium* (instrument de torture), et du latin classique *tripalis* (dispositif à trois pieux immobilisant les grands animaux). Le travail exprime encore la période d'accouchement, les douleurs de l'enfantement, avant de nommer l'ensemble des activités humaines dont l'inventaire photographique de Marc Lathuillière nous donne une idée. Ainsi le travail répond par son étymologie complexe à la nécessité de la production comme valeur existentielle ; sans lui, l'individu est voué à l'isolement. Par extension, un travail non épanouissant symbolise une souffrance monnayée, comme ces traits d'expression qui masquent le visage dans la mort (6).

Du masque au sacré

Il convient enfin de relever l'importance du masque dans les cultures premières — asiatiques, africaines, ou océaniques —, en rapport au magique et au sacré. Quand le curé d'Ambert se laisse photographier hostie et calice en main, son masque symbolise tous les chrétiens absents. Dans les cultures anciennes, le masque dissimule moins le visage de celui qui le porte qu'il ne représente un autre être, esprit des forêts, sorcier, guérisseur ou ancêtre. Lorsque soixante-dix masques hopi, des *katchinas* de la communauté amérindienne, furent vendus aux enchères à Paris, Robert Redford parla de « sacrilège ». « *C'est une honte, vous vendez des êtres vivants* », cria une Américaine durant la vente ; la mémoire sacrée du masque est encore profondément enracinée dans la culture humaine.

La république « à visage découvert »

Selon le décret R645-14, toute personne peut être punie si elle dissimule volontairement son visage pour ne pas être identifiée (décret dit anticagoule), la république se vivant, dit-on, à visage découvert. C'est ainsi que cinq membres d'Anonymous (7) portant le masque de Guy Fawkes furent verbalisés dans une manifestation en août 2012 — *stricto sensu* l'amende maximale est de 1500 €, 3000 € en cas de récidive. Cette même année, des dizaines de députés du parti de gauche Palikot siégèrent au Parlement polonais avec ce même masque afin de marquer leur opposition à une loi. Deux élus auvergnats se sont laissé photographier avec le masque de Marc Lathuillière : le maire UMP de Cunlhat, près de sa commune, et le député communiste du Puy-de-Dôme, à l'Assemblée nationale. S'il arrive que le port du masque traduise une volonté de dissimulation, il suppose surtout une substitution de l'être par le paraître, et parfois de faire disparaître le vide et le plein de l'être.

Dans *les Démons* de Dostoïevski, Chatov frappe Stavroguine au visage. Mais qui donc se cache derrière ce personnage qui masque ses émotions ? Rien pourtant... aucune réaction. Le masque ne tombe pas. Un masque de solennité ignore l'acte vulgaire.

Le visage d'un être de conjoncture

Les héros du drame antique arboraient sur leur masque (8) les traits accentués de leur personnalité, reflet d'une entité qui affirmait son individualité par rapport à la communauté. Pour Mickaïl Bakhtine, proche de Rabelais, le masque est l'attribut du carnaval, un exutoire dans un contexte expiatoire, chacun s'évadant pour quelques journées des épreuves aliénantes de la vie hiérarchisée. Dans la série « France Face Perdue », le masque lisse de Marc Lathuillière valide l'image du papier photographique qui retient la lumière, régule tel un diaphragme à deux iris netteté, mise au point et point de fuite. C'est vers lui que le faisceau des indices visuels converge et vient se fixer : l'être dans sa corporalité gestuelle, l'être de métier, l'être imprégné de son paysage et de son décor. Le regard des modèles se tourne vers le photographe : c'est lui qui ordonne, contrôle, orchestre ; c'est lui qui impose le masque. Ce masque, dans son essence formelle, s'emploie à désincarner l'individualité pour la réincarner dans une autre objectivité, non pas dans le visage d'un être affranchi du dehors, mais au contraire dans celui d'un être modelé par son contexte professionnel, son environnement géographique et social ; en somme, le visage masqué de l'être postmoderne, celui d'un être de conjoncture.

NOTES

1.et 2. Entretien avec Frédéric Bouglé, juin 2013.

3. Jacques Attali, dans sa biographie *Blaise Pascal ou le Génie français*.

4. « Le philosophe masqué (Foucault) », *Le Portique*, revue de philosophie et de sciences humaines, n° 7, 2001.

5. « *En fouillant hors des boyaux, je découvris dans le sous-sol d'une maison deux cadavres allemands très anciens. Ces hommes avaient dû être blessés par des grenades et murés ensuite, dans la précipitation du combat. Dans ce lieu privé d'air, ils ne s'étaient pas décomposés, mais racornis, et un récent obus avait éventré cette tombe et dispersé leurs dépouilles. Je demeurais en leur compagnie, les retournant d'un bâton, sans haine ni irrespect, plutôt poussé par une sorte de pitié fraternelle, comme pour leur demander de me livrer le secret de leur mort. Les uniformes aplatis semblaient vides. Des ces ossements épars ne subsistait vraiment qu'une demi-tête, un masque, mais d'une horreur magnifique. Sur ce masque, les chairs s'étaient desséchées et verdies, en prenant les tons sombres d'un bronze patiné par le temps. Une orbite rongée était creuse, et, sur ses bords, avait coulé, comme des larmes, une pâte durcie qui devait être la cervelle. C'était le seul défaut qui gâtât l'ensemble, mais peut-être y ajoutait-il, comme la lèpre de l'usure ajoute aux statues antiques dont elle a entamé la pierre. On eût dit qu'une main pieuse avait fermé l'œil, et, sous la paupière, on devinait le contour lisse et le volume de son globe. La bouche s'était crispée dans les derniers appels de la terrible agonie, avec un rictus des lèvres découvrant les dents, grande ouverte, pour cracher l'âme comme un caillot. J'aurais voulu emporter ce masque que la mort avait modelé, sur lequel son génie fatal avait réalisé une synthèse de la guerre, afin qu'on en fit un moule que l'on eût distribué aux femmes et aux enthousiastes.* » Gabrielle Chevallier, *La Peur*, 1930.

6. Gérard Depardieu l'évoquait ainsi dans la presse : « *Guillaume était un vrai poète et il est mort comme un poète, en sachant tout ça. Son visage, à la morgue, était encore très dans son monde, crispé, torturé. Celui de Jean Genet était très soucieux, celui de ma mère très calme, de Pialat serein*

et fort... ». Il a encore vu Claude Berri « *sur son lit de mort cette semaine* », le trouvant « *calme, contrairement à sa vie qui était un tourment* ».

7. Anonymous : personnes se revendiquant défenseurs de causes touchant à la liberté d'expression et s'exprimant sur internet ou lors de manifestations. À noter encore le port d'un masque-cagoule par les artistes russes agitationnistes, féministes et politiques, les Pussy Riot ; ou encore la troupe berlinoise Flöz dans *Hôtel Paradiso*.

8. Si on en croît aussi les sculptures supraréalistes de Ron Mueck, le visage serait un masque (*Mask, Mask II, Mask III*), simple peau de surface dont les traits sont agrandis à l'échelle de la sculpture, accusant la nature de ses expressions premières.

© Frédéric Bouglé
2013